

# Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **81 (1987)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## REZENSIONEN – COMPTES RENDUS

*Alain Boureau, La légende dorée.* Le système narratif de Jacques de Voragine († 1298), préface de Jacques Le Goff, Paris, Les Editions du Cerf, 1984, 282 p.

Rédigée probablement avant 1264 par le dominicain ligure Jacques de Voragine, la « Légende dorée » a joui d'un succès immédiat et qui plus est durable. En témoignent les mille manuscrits médiévaux conservés, dont quelques dizaines datent du XIII<sup>e</sup> siècle, les 70 à 90 éditions parues avant 1500 et les innombrables adaptations, réductions, traductions qui se sont succédées depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours. D'où vient cette capacité d'émouvoir aussi bien l'homme médiéval que celui du XIX<sup>e</sup> ou du XX<sup>e</sup> siècle ? Où chercher les raisons du succès de ce recueil de légendes hagiographiques ? Pour tenter de répondre à ces questions, Alain Boureau a choisi d'étudier le texte lui-même, plus en particulier ses formes narratives. Tâche ardue, s'il en est. Car Jacques de Voragine est essentiellement un compilateur, un bricoleur dirait C. Lévi-Strauss, qui cherche, sélectionne, combine, abrège, modifie des matériaux préexistants. Le résultat final de ce travail n'est cependant pas égal à la simple somme de ses parties ; d'où la légitimité de l'hypothèse de départ d'A. Boureau de considérer la « Légende dorée » « comme un univers de signification, achevé et complet, où chaque élément renvoie à la totalité... » (p. 14). En l'absence d'une édition critique, dont on peut d'ailleurs se demander si elle pourra un jour être réalisée, l'a. a établi son corpus à partir de l'édition de Th. Graesse, émondée toutefois de six chapitres vraisemblablement apocryphes. S'inspirant largement de la méthode d'analyse des récits mise au point par C. Brémond, A. Boureau a mené son enquête sur les 176 chap. de la « Légende dorée » avec une rigueur et une méticulosité remarquables, qui rendent cependant le résumé du livre pratiquement impossible. Nous nous bornerons par conséquent à relever quelques-uns des aspects qui ont retenu notre attention.

Le livre est divisé en trois parties. Dans la première (*Le cadre narratif*), l'a. examine ce qu'il appelle la « charpente... externe du texte » (p. 14) : la finalité du recueil, la distinction implicite entre chapitres temporaux (23) et sanctoraux (153), les trois systèmes de classement utilisés par J. d. V. pour désigner les saints etc. Quatre tableaux consacrés aux « types historiques » de saints permettent de constater que la « Légende dorée » réserve une place très réduite aux saints contemporains (5 cas pour les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle), ignore complètement la sainteté carolingienne et monastique (VII<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> siècles) et privilégie les saints

antiques (fin I<sup>er</sup>–IV<sup>e</sup> siècles). L'analyse, excellente, des voies qu'emprunte le récit pour pénétrer dans l'exposé essentiellement dogmatique des chapitres temporaux et, symétriquement, de celles qui permettent à la doctrine de s'insérer dans le tissu narratif des chapitres sanctoraux, amène l'a. à souligner le caractère spéculaire de la « Légende dorée », « où tout l'univers chrétien vient se refléter » (p. 65). La tâche principale du recueil de J. de Voragine est de proclamer, d'attester une vérité, la vérité chrétienne. L'étude des techniques mises en œuvre pour authentifier le texte légendaire met en lumière, comme il était prévisible, le rôle fondamental attribué aux autorités bibliques, patristiques ou plus en général chrétiennes ; parallèlement, les interventions directes du compilateur dans la narration, la critique des sources qui lui paraissent douteuses, les repères chronologiques explicites ou implicites qui inscrivent les faits racontés dans le déroulement de l'histoire humaine, révèlent la prétention de « construire un texte vrai et homogène » (p. 108).

C'est dans la deuxième partie (*Les éléments du récit*) que prend place la monographie consacrée aux récits de martyr, sous-classe majeure de la « Légende dorée » puisque 91 chapitres se terminent par le supplice du saint. D'autre part, si la séquence mérite-récompense est le « noyau irréductible de la légende hagiographique » (p. 111), le mérite crucial par excellence, celui qui mène tout droit à la sainteté, est sans doute le martyr. Systématique et approfondie, l'analyse morphologique du récit de martyr, permet à A. Boureau de repérer dans le système combinatoire de J. de Voragine trois lois principales : celle de *la variété*, de la *quasi-saturation* (les ressources narratives tendent à être épuisées) et celle de la *succession imprévisible* (l'intervention divine peut bouleverser à tout moment l'ordre « naturel » des actions). L'étude des processus, « les éléments minimaux de la signification narrative » (p. 111), dont les résultats quantitatifs sont réunis dans un tableau très utile, met en évidence l'équilibre qui existe entre les actes proprement humains (mérites et démérites) et les miracles, équilibre qui illustre les relations étroites et constantes que l'ici-bas entretient avec l'Au-Delà dans la « Légende dorée ». La deuxième partie se termine par l'examen des rôles narratifs et religieux et par un bref aperçu sur le décor de l'action.

Consacrée à *La rhétorique du récit*, la dernière partie du livre se propose de repérer « les lieux où se développe un peu de complexité narrative » (p. 207). En effet, si du point de vue du recueil la « Légende dorée » se présente avant tout comme un exposé doctrinal où le récit joue la plupart des fois le rôle d'un support, l'enquête menée au niveau du fragment n'a permis de mettre en lumière qu'une narrativité très faible. D'où la tentative de préciser un niveau intermédiaire susceptible de rendre compte de la spécificité littéraire du récit légendaire. Se plaçant à l'échelon de l'anecdote, définie comme une « unité narrative autonome, non nécessaire » (p. 213). A. Boureau peut ainsi montrer le caractère tabulaire de la « Légende dorée », dont la composition répond aux principes d'une rhétorique de l'accumulation ordonnée et de la combinaison des séries. Dans cette perspective, le recueil de J. de Voragine prend place dans ce que l'auteur appelle la « stratégie de la liste », dont la présence peut être observée aussi bien dans les règles des procès de canonisation telles quelles se fixent dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle que dans les questionnaires utilisés par les

inquisiteurs ou, encore, dans le processus de systématisation que connaît le calendrier liturgique au XIII<sup>e</sup> siècle. Suggestive, l'hypothèse n'est malheureusement développée que très rapidement. De plus, les exemples censés prouver que la logique sérielle se diffuse dans plusieurs domaines sont présentés de manière trop superficielle, si bien qu'ils ne résultent pas toujours convaincants. D'autre part, certaines affirmations catégoriques – «c'est au cours du XIII<sup>e</sup> siècle que se met en place le système de la *quaestio*» (p. 220), «Raymond de Peñafort ... qui rédigea une «Somme pénitentielle», origine d'une longue et importante tradition de codes de pénitence» (p. 221) – nous paraissent très discutables. De cette troisième partie, signalons enfin l'analyse du chapitre consacré à la vie de Dominique qui met en relief comment J. de Voragine a réussi à exalter le caractère à la fois nouveau et ancien de l'œuvre du saint fondateur. Le parcours de Dominique, d'ailleurs, prend tout son sens dans le mouvement de rénovation, de *novitas* – notion qui «désigne le caractère urgent de l'effort à accomplir en vue de la Rédemption» (p. 249) – dont la «Légende dorée», au fil des récits, ne cesse de faire l'apologie.

Bien que les parties analytiques soient souvent bien meilleures que celles synthétiques, l'interprétation prenant parfois le détour de la formule, le beau livre d'A. Boureau, dont la lecture est grandement facilitée par un nombre considérable de tableaux clairs et précis, montre que l'enquête scrupuleuse menée au niveau de la structure narrative peut éclairer de manière nouvelle l'arrière-fond idéologique qui nourrit tout récit. Derrière l'apparente naïveté de la «Légende dorée» se révèle ainsi, comme l'écrit J. Le Goff dans la préface, «le réseau d'obsessions d'une société, d'une époque» (p. VII). Mais, peut-être, aussi les efforts pour les conjurer.

Genève

F. MORENZONI

**Groupe de la Bussière.** Pratique de la confession. Des Pères du désert à Vatican II. Quinze études d'histoire. Paris, Les Editions du Cerf, 1983, 298 p.

Cet ouvrage contient quinze études, présentées en ordre chronologique, sur la pratique de la confession dans l'Eglise occidentale. Il est publié par le «Groupe de la Bussière», qui rassemble un certain nombre de spécialistes en histoire religieuse, dont les activités sont brièvement présentées dans l'introduction (p. 14).

Depuis l'ouvrage de H. C. Lea sur l'histoire de la confession dans l'Eglise latine (1896), d'inspiration réformée, et l'article «Pénitence» du Dictionnaire de Théologie catholique (1933), l'histoire de la confession et du sacrement de pénitence n'avait suscité qu'un nombre limité de travaux, écrits souvent dans une perspective liturgique. On assiste cependant depuis quelques années à un intérêt croissant pour ce problème et la publication du «Groupe de la Bussière» prend place aux côtés d'autres études récentes, citées au cours du volume ou dans la brève orientation bibliographique, qui, accompagnée de deux index (noms propres et sources), conclut le volume.

Ce n'est du reste pas un hasard si ce développement de l'historiographie de la confession survient à une période où cette dernière tend à disparaître de plus en plus de la pratique religieuse, même dans les régions les plus conservatrices, ainsi qu'en témoignent deux études consacrées à la pratique de la confession en Bretagne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (M. Lagree, Y. Lambert). La confession est donc devenue « objet d'histoire », comme le déclare M. Sot dans l'introduction qui ajoute que deux difficultés se présentent à l'historien : celui-ci n'aurait, paraît-il, pas toujours résolu ses propres problèmes avec la confession ; d'autre part, vu le caractère oral et secret de cette dernière, les sources sont évidemment très limitées, surtout pour des études conduites dans l'optique de celui qui va se confesser, plutôt que de celui qui administre le sacrement. Si le premier obstacle ne semble pas avoir pesé trop lourdement sur les auteurs, le problème des sources est en revanche plus aigu et la plupart des travaux sont obligés de s'appuyer sur des documents émanant de l'institution ecclésiastique, tels que décrets conciliaires, rituels, manuels de confesseurs, etc. ... Une exception notable est cependant constituée par une lettre d'une religieuse envoyée en 1858 au curé d'Ars, contenant, sinon une confession, du moins un long exposé de ses péchés et de l'incapacité du sacrement de pénitence à la soulager du poids de ceux-ci (P. Boutry).

Les contributions sont réparties en quatre périodes, dont les limites chronologiques sont autant d'étapes significatives de l'histoire de la confession. L'Antiquité et le haut Moyen Age constituent la première phase, où sont évoqués successivement l'aveu chez les Pères du désert (J.-C. Guy), la pénitence chez Grégoire le Grand (B. Judic), qui marque le passage de la pénitence antique à la pénitence du haut Moyen Age, telle qu'on peut la connaître à travers les pénitentiels et qui insiste sur le rôle essentiel réservé au pasteur comme intermédiaire entre les péchés des fidèles et l'absolution divine ; M. Rubelin termine cette première partie par une étude du système pénitentiel carolingien, en concluant à un certain échec de celui-ci, dû principalement au fait que la confession n'est pas encore considérée comme un sacrement et que la pénitence est souvent assimilée à une sanction. Le canon 21 du IV<sup>e</sup> Concile du Latran (1215), prescrivant à tout fidèle de se confesser et de communier au moins une fois l'an, marque le début de la deuxième phase, mettant l'accent sur l'aveu individuel, étape indispensable vers la voie du salut (N. Beriou). La prédication, en particulier celle des ordres mendiants, est un des moyens privilégiés pour diffuser la pratique régulière de la confession privée (J. Berlioz / C. Ribaucourt). Sa mise en place, commencée au bas Moyen Age, est marquée très tôt par une volonté constante de l'Eglise de pénétrer au fond des consciences, en traquant en particulier les péchés liés à la chair (H. Martin). Dans ce sens, les deux dernières phases de l'histoire de la confession (« le temps des Réformes » et « vers la crise contemporaine ») apparaissent comme le prolongement direct de la pratique du bas Moyen Age, du moins jusqu'à la crise actuelle évoquée précédemment. Une forme particulière d'absolution communautaire, attestée encore fréquemment en France au XVI<sup>e</sup> siècle, semble bien n'être ainsi qu'un ultime avatar de la pénitence collective, appelée à disparaître dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle (N. Lemaitre). Face au protestantisme, qui substituera la confession par

l'absolution collective ou la discipline ecclésiastique exercée par les consistoires (P. Denis), l'Eglise catholique affirmera de plus en plus la valeur de l'examen de conscience individuel (M. Venard), que ce soit en diffusant largement les recommandations d'un grand artisan de la Contre-Réforme comme saint Charles Borromée (M. Bernos) ou en organisant des missions, conduites par des prédicateurs itinérants et destinées à mener en grand nombre les fidèles au confessionnal (B. Dompnier).

Ces études, souvent très suggestives, mériteraient évidemment d'être développées et devraient inspirer d'autres travaux sur l'histoire de la confession, dont l'un des intérêts majeurs serait peut-être une meilleure compréhension de la formation de la conscience individuelle occidentale.

Lausanne

BERNARD ANDENMATTEN

*André Schnyder, Die Ursulabruderschaften des Spätmittelalters.* Ein Beitrag zur Erforschung der deutschsprachigen Literatur des 15. Jahrhunderts (Sprache und Dichtung NF Bd. 34). Bern 1986, 555 S.

In der Einführung zu diesem Buch, das 1982 von der Philosophisch-Historischen Fakultät der Universität Bern als Habilitationsschrift angenommen wurde, geht Schnyder das Phänomen der mittelalterlichen Bruderschaften von vorn und von hinten an, von der karolingischen und nachtridentinischen Gesetzgebung, und gewinnt dabei das Gegensatzpaar von Gilde und Konfraternität (Zunftbruderschaft und Gebetsverbrüderung), das ihn durch seine ganze Arbeit begleitet. Drei der vier Ursulabruderschaften, die ihn wegen der von ihnen überlieferten Bruderschaftsbücher näher interessieren, diejenigen von Straßburg, Tulln und Braunau, verkörpern den Typ der Konfraternität, die vierte, diejenige der Kölner Dachdecker, denjenigen der Gilde. Weitere Bruderschaften, teils mittelalterlichen, teils neuzeitlichen Ursprungs, existierten in Alsleben, Goa, Hamburg, Karlstadt, Köln, Krakau, Linz, Rom und Würzburg. Diese Übersicht bietet zunächst ein sehr disparates Bild, nicht aber das ausgewählte Textkorpus: Mitgliederverzeichnis und Statuten der Kölner Dachdeckerbruderschaft sowie Traktate (mit zu Werbezwecken inserierten Mitgliederlisten) der Straßburger, Tullner und Braunauer Bruderschaften, die, alle aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts stammend, in einem ersten Hauptteil unter jeweiliger Anpassung der Editionsgrundsätze sorgfältig ediert sind. Davon liest sich insbesondere das «Schifflein der hl. Ursula» der Straßburger Bruderschaft geradezu spannend und kann mit der durchgeführten Schiffahrtsallegorie auch literarischen Anspruch erheben.

In einem zweiten Hauptteil konfrontiert Schnyder die Texte mit den Konzepten von Brüderlichkeit, «Communio sanctorum» (Solidarität der Gläubigen), Gebet und Sekte, die er teilweise der frühchristlichen Tradition, teilweise der mittelalterlichen Erbauungsliteratur und teilweise religionssoziologischer Forschung entnimmt. Dabei kommt er zu den Ergebnissen (die den abgebrühten Historiker eigentlich nicht überraschen), daß aus der Brüderlichkeit der Bruderschaften keine revolutionären Folgerungen gezogen wurden, daß auch

die Solidarität aller Gläubigen letztlich nur der Heilssicherung des einzelnen diene, daß die Formelhaftigkeit der Gebete dem Bedürfnis nach Messbarkeit der erbrachten Leistung entgegenkam und daß die Bruderschaften zwar einige Züge mit den Sekten gemeinsam hatten, sich durch ihre Kirchlichkeit (Orthodoxie) aber grundlegend von diesen unterschieden. Wenn die Anwendung des Konzepts der Sekte dem Historiker zunächst unhistorisch erschien, so leuchtet sie gerade im Hinblick auf die nachreformatorische Entwicklung doch ein. Im weiteren nähert Schnyder im Kontext des zeitgenössischen Bruderschaftswesens die geistlichen Ursulabruderschaften den Rosenkranzbruderschaften an und untersucht ihre Traktate unter den Aspekten von Autor und Publikum. Die inserierten Mitgliederlisten erlauben, nicht bloß das intendierte, sondern auch das wirklich erreichte Publikum zu untersuchen, doch setzen sie mit ihrer keiten Streuung (von Köln bis Wien, siehe die Karte in Anhang 9) der sozialgeschichtlichen Auswertung erhebliche Widerstände entgegen. Letztlich läßt sich nur die Affinität der reformierten Ordenszweige von Benediktinern und Dominikanern (darunter auch das bernische Dominikaner- und Dominikanerinnenkloster) sicher feststellen. Indem er den Organisationsstrukturen der drei geistlichen Ursulabruderschaften abschließend diejenigen der Kölner Dachdecker Gilde entgegensetzt, leistet Schnyder – wie mit dem ganzen Buch – einen bedeutenden Beitrag an eine Typologie des spätmittelalterlichen Bruderschaftswesens, wo unter dem gleichen Patrozinium Vereinigungen mit ganz verschiedenen Strukturen sich verbergen und ganz verschiedene Textsorten (einerseits Statuten, andererseits Traktate) produziert wurden.

Freiburg

KATHRIN TREMP-UTZ

*Urs Portmann, Bürgerschaft im mittelalterlichen Freiburg.* Sozialtopographische Auswertungen zum ersten Bürgerbuch 1341–1416, Fribourg, Universitätsverlag, 1986, 207 p., ill., cartes (Historische Schriften der Universität Freiburg Schweiz, 11).

Une belle source médiévale est à la base du travail d'Urs Portmann: le premier livre des bourgeois de Fribourg (1341–1416), complété par le début du deuxième livre (recensement des bourgeois en 1416). Les informations, portant sur plus de 2000 personnes ayant acquis la bourgeoisie, sont les suivantes: nom et prénom de l'individu, suivis fréquemment de son surnom, de l'indication de son lieu d'origine, de sa profession, de son état et de la mention de personnes apparentées; description de l'immeuble (une maison le plus souvent) mis en gage; enfin, date d'accession à la bourgeoisie.

Ce type de sources se prête aisément à une analyse systématique comparable – toutes proportions gardées – à celle qui a été réalisée sur le cadastre florentin de 1427<sup>1</sup>. Comme les auteurs des «Toscans et leurs familles», Urs Portmann a utilisé l'ordinateur pour comparer, sélectionner et trier ses données. Il désire

<sup>1</sup> David Herlihy et Christiane Klapisch-Zuber, *Les Toscans et leurs familles, une étude du catasto florentin de 1427*, Paris 1978.

«éclairer, à l'aide de l'exemple abordé, les rapports entre topographie et structures sociales et offrir une contribution à la connaissance d'un aspect encore peu connu de l'histoire urbaine de Fribourg» (p. 29, traduction libre). Jusqu'à présent, les historiens avaient plus volontiers étudié la bourgeoisie sous l'angle juridique. Urs Portmann en décrit les caractéristiques observées par les contemporains, et en particulier le «Udel», droit de propriété en zone urbaine servant de garantie à l'acquisition de la bourgeoisie.

Parmi les nombreuses composantes de la topographie urbaine de Fribourg, l'auteur choisit de traiter de la division par quartiers. C'est sur cette base qu'il fait reposer l'analyse des structures sociales (bourgeois et non-bourgeois, professions, conseillers etc.). Il décrit ainsi l'emprise spatiale durable («Siedlungskontinuität») d'une minorité de familles influentes sur le tissu urbain médiéval.

Rédigé en un style clair et accessible à tous, ce travail est pionnier sur le plan de la géographie historique médiévale en Suisse. Il permet maintenant de poser de manière renouvelée le problème du rapport entre l'homme et son environnement dans une petite ville comme Fribourg.

La problématique implicite adoptée traite les informations historiques les unes après les autres ou en les croisant deux à deux, selon la logique linéaire du calcul vectoriel (les vecteurs sont, par exemple, les noms des professions ou les dates d'accession à la bourgeoisie). Ces traitements permettent l'élaboration de cartes représentant les données dans un espace euclidien: la distance d'un quartier à un autre est égale quelle que soit la direction dans laquelle on se déplace. Des éléments de la topographie fribourgeoise comme, par exemple, la pente, n'ont pas pu être pris systématiquement en compte pour nuancer cette conception classique de la distance, qui ne reflète qu'imparfaitement la réalité vécue par les contemporains. Par exemple, descendre de l'ancien quartier du Bourg au faubourg de la Neustadt ne représente pas la même chose que de monter des rives de la Sarine à Saint-Nicolas. L'espace fribourgeois est plus que ce que l'on peut en représenter sur une carte classique, de même que le temps n'est pas seulement une série de points portés en abscisse d'un graphique. Pour saisir ce «plus», il fallait d'abord avoir fait des cartes, des graphiques et des coupes dans le temps et donné ainsi une première description rigoureuse des données. Le livre d'Urs Portmann devient alors une base de réflexion d'un des courants les plus prometteurs de l'histoire actuelle, fondé sur une nouvelle formulation de la problématique historique et sur une nouvelle critique des sources dans le but d'y adapter des méthodes informatiques différentes de celles qui utilisent des notions mathématiques ou géométriques classiques <sup>2</sup>.

Lausanne

ANNE RADEFF

<sup>2</sup> Une organisation européenne est en train de naître autour de ce nouveau mode de pensée, prôné entre autres par Manfred Thaller, du Max-Planck-Institut de Göttingen, avec qui Urs Portmann a beaucoup travaillé.

*Georges Bavaud, Le Réformateur Pierre Viret (1511–1571). Sa théologie, Genève, Labor et Fides (Histoire et société N° 10), 1986, 361 p.*

Le chanoine de la cathédrale de Fribourg travaille depuis longtemps à l'étude du réformateur vaudois; témoins les nombreux articles, parus ces dernières années notamment, sur la position de Viret tantôt face à la vénération des images, tantôt face aux sacrements, etc. La présente monographie constitue donc l'aboutissement d'une recherche de longue haleine.

L'auteur entend «établir une synthèse de l'enseignement du Réformateur» (8) et «situer les positions de Viret par rapport à celles du catholicisme, en vue d'une compréhension plus précise des controverses» (12). Ainsi, la théologie de Viret est présentée en quatre parties.

La première traite de la Révélation, que Viret reconnaît autant dans la Création que dans l'Écriture. Après les règles d'interprétation scripturaire, viennent les considérations de Viret sur l'établissement du canon, la valeur exemplaire des deutérocanoniques et la pertinence et les limites de l'enseignement patristique. La deuxième partie s'attache au «mystère de Dieu et (à) celui de l'incarnation rédemptrice»; j'y verrai deux volets: l'un correspondant à la doctrine de la Trinité et à la christologie de Viret; l'autre examinant surtout la polémique issue des définitions christologiques du réformateur: rejet de l'idolâtrie (principale polémique de Viret – trop radicale à l'égard des catholiques, selon l'auteur), critique de la dévotion mariale et rejet de la doctrine du purgatoire.

La troisième partie présente la situation de l'homme dans le monde et dans l'Alliance. Partie anthropologique, donc, où sont abordées les questions du péché, du libre ou serf arbitre, de la prédestination, du rapport Loi-Evangile, justification-sanctification...; la dernière, la plus longue, concerne l'Église. Le thème de l'égalité des membres de l'Église par rapport au Christ est central et récurrent. Puis: Prédication, sacrements; baptême et eucharistie; ministères. Suivent les polémiques contre la papauté et la vie monastique, la conception de Viret sur le mariage et sur la fonction du magistrat civil.

L'auteur procède systématiquement par la présentation globale de l'enseignement de Viret sur les thèmes abordés; puis il examine en détail cette pensée, sans en omettre les nuances. Chaque étape de ce développement est illustré par des citations de Viret. Cette démarche a l'avantage de nous faire entrer petit à petit, et sur tous les plans, dans le langage de Viret, son mode de pensée, sa passion, les finesses de sa dialectique. Cependant, l'ancrage historique de son œuvre nous paraît caché pour deux raisons principales.

«Pour la compréhension de notre étude, écrit l'auteur, il nous paraît suffisant de rappeler les trois étapes de la vie du Réformateur, chacune se terminant par une crise» (12): Formation et passage à la Réforme, d'Orbe à Paris; ministère en Suisse de 1531 à 1559: installation de la Réforme jusqu'à la crise générée par l'introduction d'une discipline ecclésiastique à Lausanne par Viret, refusée par les Bernois; travail en France jusqu'à sa mort. – Or l'auteur ne tient pas compte de la date à laquelle telle ou telle citation a été écrite. Il suppose donc une constance dans la pensée du réformateur, soit durant quarante ans de travail et

constance dans la pensée du réformateur, soit durant quarante ans de travail et dans des contextes fort différents. Il aurait été intéressant de nous montrer cela explicitement.

Bien que l'auteur ait expliqué son choix à ce sujet (9), le lecteur aurait apprécié à leur juste valeur quelques rapprochements de la doctrine de Viret avec celle de Luther, Calvin, Zwingli, etc., lorsqu'ils s'imposaient (Loi-Evangile, Prédestination, sacrements, fonctions du Christ...).

D'autre part, afin de «situer les positions de Viret par rapport à celles du catholicisme», l'auteur cite ou rappelle l'enseignement des Pères de l'Eglise et de saint Thomas, ce que rapporte Viret de ses adversaires contemporains, ainsi que les positions de Vatican II. Les écrits catholiques romains de l'époque du réformateur n'ont pas été directement pris en considération; il s'agirait alors d'élaborer une certaine herméneutique critique, afin d'utiliser les repères cités avec la prudence qu'ils requièrent.

De même, le regard diachronique que porte l'auteur sur la position catholique contraste nettement avec celui, restreint, qu'il réserve à la position réformée, en le focalisant sur le seul Réformateur vaudois. Il y a fort à parier que le débat œcuménique ici décrit ne correspond pas vraiment à celui du temps de Viret, ni à celui d'aujourd'hui.

On peut ainsi se demander si le souci des discussions œcuméniques contemporaines n'a pas pesé sur l'exposé du chanoine Bavaud, l'amenant à minimiser les conflits du XVI<sup>e</sup> siècle pour favoriser les rapprochements d'aujourd'hui.

Lausanne

SILVAIN FATTEBERT

*Walter Heim, Die Entwicklung des Institutes Bethlehem (1897/1904).* Geschichte des Institutes Bethlehem Bd. IV, 187 S, Missionsgesellschaft Bethlehem, Immensee 1987.

Der vierte Band der breitangelegten Geschichte des Bethlehem-Instituts umfaßt den Zeitabschnitt zwischen dem Abschluß der Gründung (1897) und der Veröffentlichung der ersten Konstitutionen (1904): eine Phase stürmischer Entwicklung. Neben einigen Seminaristen, die in Schule und Büro einspringen mußten, schlossen sich dem jungen Werk 1897/98 zwei savoyardische Priester an. Jean-Marie Devans, der zunächst als Sekretär, dann als Lokaloberer, später als Inspektor der Filialen und erster Assistent des Generalsuperiors wirkte, bestärkte Barral in seinem ungestümen Draufgängertum. Hippolyte de Laconay du Foug hingegen, Sekretär des Institutsrates und zweiter Assistent, behielt einen kühleren Kopf, war aber dem selbstbewußten und redegewandten Direktor keineswegs gewachsen. Der Aufschwung der Neugründung zeigte sich vor allem in der fieberhaften Bautätigkeit in Immensee, die von Anfang an unter einem schlechten Stern stand und schließlich zum Ruin Barrals führte. Hinzu kam die Ausweitung der Schule, die Errichtung des zwar fortschrittlichen, aber kostspieligen Lehrlingswerkes und die Belastung durch die Filialschulen in Frankreich und Italien. Die Erreichung eines ganzen Netzes von Außenposten

(Werbestellen) in zahlreichen Ländern linderte wohl die prekäre finanzielle Lage in etwa, vermochte indessen nicht, den Niedergang des Instituts aufzuhalten. Die Mitgliederzahl stieg von 1899 bis 1903 von 25 auf 80: also auch in personeller Hinsicht ein übereiltes Wachstum. Man könnte das Vorgehen Bar- rals, dessen Genialität und ebenso große Schwächen gerade in dieser Periode überdeutlich hervortreten, in die Worte fassen: er wollte zu rasch und zu viel. – Die mühsam aus den Quellen erschlossene, spannend geschriebene Darstellung, der ausführliche Personen-, Orts- und Sachregister beigelegt sind, endet mit den öffentlichen Kontroversen, die das letztlich doch wenig in der Schweiz verwurzelte Werk auslöste und die wie ein Wetterleuchten die bald hereinbre- chende Existenzkrise ankündeten.

Freiburg

JAKOB BAUMGARTNER

*Werner Vogler und Hans Martin Gubler, Der St. Galler Stiftsbezirk in den Plänen von P. Gabriel Hecht 1720–1726.* Verlag E. Löpfe-Benz, Rorschach 1986. Tafelband und Kommentarband. 36 und 110 S.

Der St. Galler Stiftsbezirk, von der UNESCO zusammen mit den Dokumen- ten und Handschriften im Stiftsarchiv und in der Stiftsbibliothek seit 1983 in die Liste der schützenswerten Weltkulturgüter aufgenommen, verdankt seine heu- tige Gestalt vornehmlich den baufreudigen Äbten Cölestin Gugger von Stau- dach (1740–1767) und Beda Angehrn (1767–1796). Dem Neubau der Kloster- kirche (1755–1766), der Bibliothek (1758–1767) und der Neuen Pfalz (1767– 1769) gingen jedoch lange Vorbereitungen des Planens voraus. Unter diesen tastenden Versuchen zu Beginn des 18. Jahrhunderts ragen die Pläne des St. Galler Konventualen P. Gabriel Hecht (1664–1745) heraus, die er wohl im Auftrag seines Abtes Joseph von Rudolphi (1717–1746) zwischen 1719 und 1726, also unmittelbar nach der Rückkehr des Konvents aus dem Neuravens- burger Exil, auf 14 Tafeln anfertigte. Diese Planmappe, zu der Hecht drei weitere Projektentwürfe des Einsiedler Bruders Caspar Moosbrugger von 1721 hinzufügte, war im Stiftsarchiv St. Gallen seit den letzten vierzig Jahren ver- schollen. Nach ihrer kürzlichen Neuentdeckung hat sie nun Stiftsarchivar Wer- ner Vogler zusammen mit dem Kunsthistoriker Hans Martin Gubler in einer vierfarbigen, etwas verkleinerten Reproduktion veröffentlicht und in einem Kommentarband auf verschiedene Aspekte hin vorzüglich erschlossen.

Die drucktechnisch hervorragend wiedergegebenen Pläne, lavierte Feder- zeichnungen, sind einesteils (nach Geschoßen geordnete) Grundrisse, anderer- seits perspektivische Aufrisse der Gesamtanlage beziehungsweise einzelner Gebäudetrakte. Die letzte Tafel, Hechts «Ichnographia», stellt eine genaue Bestandaufnahme des Klosterbezirks von 1719 dar. Vergleicht man sie mit seinen Projekten, wird sofort augenfällig, wie behutsam der St. Galler Mönch seine Entwürfe an die bestehende Anlage angleichen wollte, während Caspar Moosbrugger viel radikaler vorging, indem er zwar die Kirche am alten Standort beließ, aber um diese eine symmetrisch ausbalancierte Anlage von Stiftsbauten

errichten wollte, für die man alle bestehenden Gebäude hätte opfern müssen. Die späteren auf Sparmaßnahmen bedachten Bauherren sind jedenfalls den Grundvorstellungen Hechts gefolgt. Sämtliche von Hecht eigenhändig geschriebenen Tituli und Legenden-Texte sind von Vogler in einem Anhang zum Kommentarband sowie in einem dem Tafelband zugefügten Sonderdruck buchstabengetreu ediert.

Im Kommentarband stellt zunächst Vogler Leben und Werk des in Wangen im Allgäu geborenen Gabriel Hecht vor (S. 15–43). Nur wenig ist aus seinem langen Leben dokumentarisch festgehalten worden: 1719 für kurze Zeit vom Abt zum «Bauherrn» ernannt, seit 1726 Custos und damit verantwortlich für die Sakristei. Wenn er auch im Zeichnen und Malen etwas Unterricht genossen hat, er blieb ein Künstlerdilettant mit vielseitiger Begabung. Denn er ist Zeichner, Maler, Kalligraph, Entwerfer von Stichen. Die zahlreichen Abbildungen belegen eindrücklich seine künstlerischen Fähigkeiten und seinen Fleiß. Seltener erscheint uns heute sein unvollendetes «Palatium felicitatis» von 1716, eine utopische Beschreibung einer vollkommenen (St. Galler) Klostergemeinschaft.

Im zweiten Teil des Kommentarbandes (S. 45–90) ordnet Gubler Hechts Klosterpläne in die Architekturgeschichte des frühen 18. Jahrhunderts ein. Für eine gerechte und zeitgemäße Bewertung ist Hechts «St. Gallischer Baumeister. das ist: Gründtlicher Unterricht etc. von der Architectur und Bau-Kunst» (1723) wichtig. Gubler kann zeigen, wie der St. Galler Mönch für seine heute wohl bekannteste Schrift ältere Architekturtraktate ausgezogen und geschickt verarbeitet hat. So wie seine beiden genannten Schriften eher rückwärtsgerichtet sind, so konservativ und konventionell erscheinen auch seine Baupläne. Die formalen Eigenheiten seiner mit größter Akribie ausgeführten Pläne kennzeichnen Hecht als Schreibtisch-Architekten, der durch fleißiges Studium älterer Architekturtheoretiker sich die notwendigen Kenntnisse erworben hat. «Was Hecht von den zeitgenössischen Architekten unterscheidet, ist die fehlende Verbindung seiner Ideen mit architektonischem Denken» (S. 89). Dennoch sind seine Pläne von hohem Interesse. Denn sie geben uns nicht nur Einblick in den bislang nur ungenau überlieferten Baubestand des Gallusstiftes, sie stellen auch ein Kapitel dar zu «Architektur, die nie gebaut wurde».

St. Gallen

PETER OCHSENBEIN

**Geschichte und Kultur Churrätens.** Festschrift für Pater Iso Müller OSB zu seinem 85. Geburtstag. Herausgegeben von Ursus Brunold und Lothar Dep-lazes. Desertina Verlag, Disentis 1986. XXI, 685 S. ill.

Am 13. Dezember 1986 konnte der Disentiser Historiker P. Iso Müller seinen 85. Geburtstag feiern. Kurz zuvor wurde ihm von der Theologischen Fakultät Luzern die Ehrendoktorwürde verliehen. Der Gefeierte durfte sich allerdings nur kurz dieser Ehrungen erfreuen. Kaum einen Monat später starb er

am 11. Januar 1987. Den Einstieg in diese gewichtige Festschrift erhält man am besten, wenn man sein überaus reiches Schrifttum überblickt, das S. 641–658 chronologisch aufgereiht ist, (die Festschrift zum 70. Geburtstag, *Der Geschichtsfreund* 124, 1971 und 125, 1972, bringt im 1. Band, S. 11–26, seine Bibliographie thematisch geordnet). P. Isos Interesse und Forschungsfeld war allerdings keineswegs auf den churrätischen Raum beschränkt, aber die Festschrift deckt mit ihren 25 Beiträgen sein ganzes Forschungsgebiet ab: Politische und Kirchengeschichte im weitesten Sinne, Ordens- und Klostersgeschichte, Archäologie und Kunstgeschichte, Familien- und Pfarreiengeschichte, Namensforschung und Literaturgeschichte, historische Verkehrs- und Paßprobleme; unberücksichtigt ist allein die Liturgie- und Kultgeschichte.

Wir greifen aus der Fülle ein paar Themen heraus, ohne damit die anderen Beiträge ungebührlich übergehen zu wollen. Thema «Eigenkirche»: Ulrich Stutz hatte 1910 die These aufgestellt, «daß in Rätien bis zum Beginn des 9. Jahrhunderts das römische Kirchenrecht gegolten habe, nach dem alles Kirchengut Eigentum des Bistums war und dem Bischof als alleinberechtigtem Verwalter unterstand»<sup>83</sup>. Gudrun Schneider-Schneckenburger hat aufgrund ihrer Deutung archäologischer Befunde diese These verworfen und behauptet, in Rätien habe es schon im 7. Jahrhundert Eigenkirchen gegeben. Darüber führt Michael Borgolte ein «archäologisch-historisches Gespräch», in dem er letztere Ansicht als unhaltbar nachweist. Er bringt eine differenziertere Sprechweise ein, indem er unterscheidet zwischen Stiftung/Stiftergrab und Eigenkirche, wobei der Einfluß der römischen oder germanischen Rechtsauffassung zu berücksichtigen ist. Teilweise bieten die kirchenarchäologischen Beiträge dieses Bandes, besonders die Arbeiten von Georg Malin und Irmgard Grüniger, neues Anschauungsmaterial, das nun in die Diskussion einbezogen werden mußte.

Zwei Beiträge (von Karl Schmid und Dieter Geuenich) befassen sich mit Gedenkbucheintragungen. Sie machen deutlich, daß daraus stichhaltige Resultate zu ermitteln sind, die aus dem engen Personengeflecht weitreichende Beziehungen aufzuzeigen vermögen (hier am Beispiel der «Hunfridinger» und für die Anfänge der Zürcher Fraumünsterabtei).

Einen guten Überblick über die Ausbreitung der Bettelorden (Männer und Frauen) in Churrätien bietet Urban Affentranger. Interessant ist die Feststellung, daß in Zürich 1229 das erste Dominikanerkloster auf Schweizer Boden entstand, das wohl auch mithalf, in Chur (St. Nicolai) die einzige männliche Niederlassung dieses Ordens im Bistum zu begründen.

Aus dem Aufsatz über Hugo VI. von Montfort, den erwählten Bischof von Chur, von Karl Heinz Burmeister soll ein Satz zitiert werden, der die Bedeutung des Rechtsstudiums in Italien mit der Rezeption des römischen und kanonischen Rechts für die Vertreter des Adels hervorhebt: «Hugo VI. ist der erste aus dem gräflichen Hause Montfort, der eine Hochschule besucht und diesen neuen Weg gewählt hat, nämlich Auseinandersetzungen nicht mehr mit dem Schwert, sondern mit der geistigen Waffe des Rechtes zur Entscheidung zu bringen» (394).

Eine willkommene Ergänzung zur Geschichte des Churer Domkapitels kann Ludwig Schmutz vorlegen, indem er aufgrund der Vatikanischen Register die

päpstlichen Reservationen auf Churer Domherrenstellen aufreht und auf die sich daraus ergebenden Probleme hinweist.

Werner Vogler geht der frühen Geschichte des der Abtei gehörenden bedeutsamen Bades Pfäfers nach, wo sich weltliche und geistliche Herren, nicht zuletzt auch Humanisten, einstellten. Ein Badbesuch war nicht nur eine gesundheitliche Angelegenheit, sondern ebenso eine gesellschaftliche.

Wie literarische Darstellungen zu einer vertieften Deutung bildlicher Ausdrucksformen verhelfen können, zeigt Peter Ochsenbein mit seiner Untersuchung über die Fürbitte Mariens im Churer Weltgerichtsspiel von 1517, das er teilweise ediert. Dem durch diese Festschrift Geehrten müssen diese Gedankengänge sehr willkommen gewesen sein, hat er doch selber zum Beispiel liturgische Dokumente fächerübergreifend ausgewertet und ist so zu neuen Aspekten und Resultaten gekommen.

Im letzten Beitrag bemüht sich Adolf Reinle um die kunsthistorische Deutung und Einordnung des lebensgroßen Kruzifixus von Lumbrein, eines «Marterbildes». Eine leider fast unbekanntes Parallele dazu wäre sicher auch der realistische spätgotische Kruzifixus in der Pfarrkirche Schattdorf im Kanton Uri, dem Heimatkanton P. Isos.

So mag nun diese ansprechend ausgestattete Festschrift das Andenken an Iso Müller als Wissenschaftler, Priester-Mönch und Mensch wachhalten.

Mariastein

LUKAS SCHENKER OSB

*Henri Baud (dir.), Le diocèse de Genève–Annecy*, Paris, Beauchesne, 1985 (Histoire des diocèses de France 19), 331 p., 4 cartes.

En quelques années, l'histoire du diocèse de Genève aura bénéficié de trois synthèses: en 1980, le volume d'Helvetia Sacra (I/3) qui lui est consacré; en 1985, le volume Genève–Annecy de la collection Histoire des diocèses de France et, en 1986, le tome V de l'Encyclopédie de Genève, Les Religions. On a beaucoup à gagner à les employer ensemble. Les matériaux critiqués et mis à disposition par le premier, les deux autres s'en partagent la synthèse, avec une sensibilité institutionnelle et sociologique dans Genève–Annecy, plutôt spirituelle dans l'Encyclopédie; ils se complètent aussi en suivant jusqu'à nos jours une partie différente du diocèse médiéval. Divisé de fait par la Réforme, le diocèse de Genève ne retrouva son unité – lorsque le culte catholique fut réintroduit à Genève en 1803 – que fondu dans le grand diocèse de Chambéry–Genève qui recouvrait toute la Savoie depuis 1802. Il perdit toute chance d'être reconstitué lorsque les paroisses du canton de Genève furent réunies au diocèse de Lausanne en 1819, tandis que le vieux titre d'évêque de Genève passait en 1821 à l'évêque de Lausanne. Aussi bien, le diocèse d'Annecy, fondé en 1822, n'a jamais concerné le canton de Genève, bien qu'il recouvre la plus grande partie de l'ancien diocèse de Genève.

L'histoire de Genève–Annecy offre une synthèse de quinze siècles, réalisée par les spécialistes de chaque période ou, sinon, intégrant largement leurs travaux. Une riche bibliographie et la présentation, dans le texte même, des travaux importants permettent au lecteur de ne pas souffrir de l'absence de notes (une des règles de la collection). On bénéficie d'une histoire du Haut Moyen Age (H. Baud) renouvelée par les découvertes faites à St-Pierre et dans quelques églises savoyardes; l'archéologie commence ainsi à pallier l'absence de sources écrites et montre qu'une telle absence n'est pas en soi signe d'une vie ecclésiastique presque interrompue. Une histoire documentaire ne devient possible qu'à partir du IX<sup>e</sup> siècle (J.-Y. Mariotte), et reste malaisée jusqu'au XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles; il y aura peut-être une connaissance un peu plus précise de l'administration épiscopale à tirer de P. Rück, *Das öffentliche Kanzellariat in der Westschweiz (8.–14. Jh.)*, in *Landesherrliche Kanzleien im Spätmittelalter (Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung, 35)*, 1984, p. 205–271.

Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, Genève, si riche en sources qui ont fait l'objet de travaux importants, est devenu un diocèse-témoin pour l'histoire de la vie religieuse à la fin du Moyen Age; on en trouvera ici une évocation très suggestive (L. Binz). Une source capitale a malheureusement été publiée trop tard pour être intégrée: il faudra compléter les pages concernant la vie morale du clergé régulier (p. 71–77) par Jean-Marc Roger, *La visite des abbayes cisterciennes de Savoie par l'abbé de Balerne (1486)*, in *Mélanges ... Anselme Dimier II/3*, 1984, p. 157–216. On y trouvera des procès-verbaux d'une grande richesse pour Bonmont, Chézery, Hautecombe, Bellerive et Le Lieu notamment.

Plus des deux-tiers de l'ouvrage sont consacrés à la période moderne; d'abord aux 30 ans d'errance qui séparent la Réforme de l'installation de l'évêque de Genève à Annecy (1569) et à la difficile reconstruction – morale, financière et spatiale – du diocèse par saint François et ses prédécesseurs (H. Baud). L'étude des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (R. Devos) permet de vérifier l'idée littéraire qu'on se faisait de l'Eglise de Savoie à travers François de Sales et Rousseau. C'est aussi l'occasion des premières notations de géographie et de sociologie de la pratique religieuse; les tendances ainsi esquissées semblent se prolonger jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, par-dessus tous les bouleversements, de la Révolution (dès 1792 pour la Savoie) jusqu'à la loi de séparation de 1906 (P. Guichonnet). Dans les pages consacrées au XX<sup>e</sup> siècle (R. Brunel, P. Coutin et Mgr Sauvage), c'est l'évolution du rôle de l'évêque et de son image qui frappera: on passe insensiblement de l'histoire des évêchés à celle de la vie diocésaine; et rien ne le montre mieux que la dernière partie, consacrée aux années 1960–70: elles sont l'œuvre de l'évêque d'alors, qui se présente en témoin « il se trouve que j'ai été évêque d'Annecy durant tout ce temps » (p. 287).

*René Pabud de Mortanges, Die Archetypik der Gotteslästerung als Beispiel für das Wirken archetypischer Vorstellungen im Rechtsdenken*, Universitätsverlag Freiburg/Schweiz 1987. XXX und 226 S. (= Freiburger Veröffentlichungen aus dem Gebiete von Kirche und Staat, 25.)

Der Verfasser nimmt an, daß auch die die Gemeinschaft zusammenhaltenden Kräfte durch archetypische Bilder beeinflußt sind und daß sich im Rechtsdenken der Einfluß der Archetypen nachweisen läßt, obwohl eine archetypische Betrachtungsweise des historischen und gegenwärtigen Rechts bis jetzt weitgehend fehlte. Er zeigt das am Beispiel der Gotteslästerung auf, wobei gleichzeitig das historische Verhältnis von Religion und Recht zur Diskussion gestellt ist und die Funktion der Religion in Gesellschaften ohne staatliche Gewalt an verschiedenen Orten aufgegriffen wird.

Ein erster Teil des Buches gibt eine Einführung in die Lehre des Tiefenpsychologen Carl Gustav Jung und in die Archetypentheorie im besonderen. Der zweite Teil entwickelt die Archetypik der Gotteslästerung. Um die archetypische Grundstruktur der Gotteslästerung zu untersuchen, fragt der Autor bei den verschiedenen Religionen an, was bei ihnen als numinos erlebt wird. Das zwingt ihn, auf religionswissenschaftliche Forschungen einzugehen. Im Vordergrund stehen Christentum, Islam und Buddhismus. Ein dritter Teil untersucht, ob sich die verschiedenen Gotteslästerungs-Konzepte in der Rechtsgeschichte des germanisch-christlichen Kulturkreises wiederfinden lassen. Zugleich wird ein geschichtlicher Abriß der strafrechtlichen Erfassung der Gotteslästerung gegeben, germanisches, römisches, kanonisches, mittelalterliches und neuzeitliches Recht werden gleichermaßen untersucht und zwar auf dem Hintergrund des jeweiligen Weltbildes. Das kanonische Recht entwirft einen rationalen Begriff der Lästerung und arbeitet das Delikt rechtstheoretisch durch. Der vierte Teil wendet sich der archetypischen Betrachtung des Rechts im allgemeinen zu und zeigt, daß sich archetypische Vorstellungen auch finden, wo die religiöse Erfahrung gemeinschaftsstabilisierend wirkt.

Der Verfasser hat ein großes Quellenmaterial durchgearbeitet, das sich praktisch auf alle Zeiten und die verschiedenen Völker erstreckt und auch den aussereuropäischen Bereich weitgehend erfaßt. Neben der kanonistischen und juristischen Literatur wurde auch die theologische, religionsgeschichtliche, ethnologische und besonders die tiefenpsychologische eingehend beigezogen. So entstand ein Buch, daß auf den Hintergrund verschiedener Sachbereiche versucht, zu den Urgründen des Rechts vorzustoßen und das Beziehungen zwischen Religion und Recht aufhellt. Es stößt in Neuland vor, vermag künftige Forschungen anzuregen und auch der Kirchengeschichte vielfältige Anregungen zu geben.

Fribourg

LOUIS CARLEN

*Louis Carlen, Wallfahrt und Recht im Abendland*, Universitätsverlag Freiburg/Schweiz 1987. XVI und 260 S. (= Freiburger Veröffentlichungen aus dem Gebiete von Kirche und Staat, 23.)

Der Verfasser hat sich bereits in zehn verstreuten Aufsätzen zu Teilaspekten des Themas geäußert. Das Buch erweitert diese und bringt die große systematische Zusammenfassung, wobei ein Hauptanliegen ist, die engen Bindungen zwischen Religion und Recht in zwei Jahrtausenden aufzuzeigen. Das verlangt die Beherrschung verschiedener Disziplinen: Der kirchlichen und weltlichen Rechtsgeschichte, der Kirchenrechtswissenschaft, des geltenden Rechts, der Volkskunde, der Religionsgeschichte. In allen diesen Gebieten ist der Verfasser zu Hause, und das ist das Faszinierende an diesem Buch, daß es grenzüberschreitend mehrere Disziplinen vereinigt, so die verschiedenen Verbindungen freilegt und eine kompetente Gesamtschau vermittelt.

Zuerst werden die Begriffe Wallfahrt, Recht und Abendland kritisch erläutert und dann folgt ein Überblick über Wallfahrt und Recht in Lehre und Forschung, wobei die Kanonistik des Mittelalters ebenso verfolgt wird wie die neuere kirchenrechtliche Literatur, das Staatskirchenrecht des 19. und 20. Jahrhunderts, wie die rechtshistorische Forschung. Unter dem Titel «Rechtliche Ordnung der Wallfahrt» entwickelt der Verfasser eine eigentliche Quellenlehre zum Thema, indem er die Normen, die das allgemeine und partikuläre Kirchenrecht der Vergangenheit und der Gegenwart zum Wallfahrtswesen aufstellt, behandelt, aber auch jene Normen, die das weltliche Recht dazu erlassen hat oder erläßt. Dazu gehören Gesetze, welche die Wallfahrt beschränken oder verbieten, wobei hier unter anderem für die Reformationszeit verschiedene Schweizer Beispiele belegt werden, aber auch die Einschränkungen der Wallfahrt in totalen Regimen behandelt wird. Die Ausführungen über die Rechtsstellung der Wallfahrtsstätten (Begriff, Arten, Eigentum, Schutz) beanspruchen vor allem kirchen- und staatskirchenrechtliches Interesse, während jene über rechtliche Beweggründe der Wallfahrt weit in die Rechtsgeschichte ausgreifen. Es wird gezeigt, wie die Wallfahrt auf verschiedenen Rechtstiteln beruhen konnte (Eid oder Gelübde, Mitgliedschaft einer Gemeinschaft, Amt, Untertanenverhältnis, Stellvertretung, Testament) und wie sie als Mittel der Sühne und Strafe sich aus der alten Bussdisziplin, dem päpstlichen Reservationsrecht und der Inquisition entwickelte und auch in die weltliche Strafrechtspflege einging. Aus dem vielseitigen gesamteuropäischen Material, das hier verwertet wird, sticht für die Schweiz besonders jenes für Einsiedeln hervor. Gezeigt wird auch, wie politische und nationale Wallfahrten in ganz Europa Bezüge zum Rechtlichen aufweisen, wie das auch für die Schweiz die zahlreichen Landeswallfahrten belegen, die ihren Niederschlag unter anderem in verschiedenen Landsgemeinde-Beschlüssen fanden.

Besonders einlässlich behandelt das Buch die Stellung des Pilgers in verschiedenen Rechtsbereichen, wobei auch Fragen über den Erwerb des Pilgerstatus, der Frauen-Wallfahrt, der Bewaffnung des Pilgers und seiner Bestattung beantwortet werden. Umfangreich ist ebenfalls das, was über den Schutz des Pilgers gesagt wird. Das geht von den Volksrechten und Gottes- und Land-

frieden zu internationalrechtlichen Abmachungen und zur Wallfahrtspolizei und zur rechtlich organisierten Pilgerfürsorge in Hospizen, Bruderschaften und Orden bis zu einem stark volkskundlichen Abschnitt über das direkte Eingreifen Gottes und der Heiligen, wenn dem Pilger Unrecht geschieht. Die Volkskunde steht ebenfalls im Kapitel über Rechtliches im Wallfahrtsbrauch im Vordergrund, wenn auch der Autor immer wieder die rechtlichen Elemente klar herausarbeitet. Interessant sind hier auch die Ausführungen über die Krönungen von Wallfahrtsbildern und die aufgezeigten Parallelen zu weltlichen Krönungsriten. Spezielle Kapitel widmet das Buch dem Transportrecht des Pilgers. Dabei stehen vor allem die Bereiche der Mittelmeer-Seefahrt und der angelsächsischen Pilgerfahrten nach Santiago im Vordergrund. Falsche und verbrecherische Pilger konnten die Vorteile der Wallfahrt missbrauchen; zum Missbrauch der Wallfahrt gehörten auch Reliquienhandel und Raub. Dazu bringt der Verfasser auch für die Schweiz verschiedene Beispiele. Aufschlußreich ist ebenfalls das Kapitel über Wallfahrtsorte und Rechtsstätten, wobei interessante Zusammenhänge aufgedeckt werden, wie zum Beispiel jene zwischen Wallfahrt und Stadt oder deutschen, italienischen, französischen und englischen Wallfahrtskirchen, die Krönungskirchen waren.

Das Buch stützt sich auf eine Fülle von Quellen und wertet vor allem deutsche, französische, englische, italienische, spanische und portugiesische Literatur in weitem Umfang aus, so daß eine große Darstellung eines wahrhaft abendländischen Themas geboten wird.

Rom

RUDOLF VON WIENINGEN

**Der Sonntag.** Anspruch – Wirklichkeit – Gestalt. (Jakob Baumgartner zum 60. Geburtstag). Herausgegeben von Alberich Martin Altermatt und Thaddäus A. Schnitker unter Mitarbeit von Walter Heim. Echter Verlag, Würzburg; Universitätsverlag, Freiburg/Schweiz, 1986. 366 S.

Dem Freiburger Professor für Liturgiewissenschaft und Mitglied der Missionsgesellschaft Bethlehem, Immensee, war der «Sonntag» besonders seit 1973 immer wieder ein liturgisch-pastorales Anliegen, wie aus seiner Bibliographie S. 315–338 hervorgeht, (vergleiche dazu das anschließende Register über seine Veröffentlichungen unter dem Stichwort «Sonntag»). Die Festschrift greift darum mit Recht eines seiner Lieblingsthemen auf. Missionswissenschaft unter Einschluß der Liturgie in den Missionsländern sind neben allgemeinen liturgischen Fragen theoretischer und praktischer Art sein zweites Arbeitsfeld. In 19 Festschriftbeiträgen wird der Bereich «Sonntag» – «der Kirche liebstes Sorgenkind» – in biblischer, historischer, spiritueller, ökumenischer, liturgischer, pastoraltheologischer, soziologischer und volkskundlicher Sicht abgesprochen.

Dieser Zeitschrift entsprechend sollen hier nur die historischen und volkskundlichen Beiträge Erwähnung finden. Kirchengeschichtlich bedeutsam sind die Beiträge von Willy Rordorf über die theologische Bedeutung des Sonntags

bei Augustin sowie von Alberich Martin Altermatt über die Feier des Sonntags nach der Magister- und Benedikts-Regel. Letzterer zeigt, daß der Herrentag in den Klöstern als Wochenostern gefeiert wurde, zugleich aber auch Tag der Ruhe, der Freude und des Freiseins für Gott war, wozu die persönliche Lectio divina ebenso gehörte.

Andreas Heinz kann aufweisen, wie der ursprünglich österlich geprägte Sonntag im Mittelalter trinitarisch überlagert wurde, ohne jedoch das Gedächtnis der Auferstehung Jesu ganz außer Acht zu lassen. Die Reformen des Zweiten Vatikanums haben bewußt dem urchristlichen Gehalt des Herrentages das volle Gewicht wieder zurückgegeben.

Vom sozial- und mentalitätsgeschichtlichen Ansatz her untersucht Urs Altermatt die Entwicklung des kirchlichen Sonntags zum säkularisierten Weekend um 1950 an ausgewählten Schweizer Stadt- und Landpfarreien. Quellenmäßig bedingt und mit Zuhilfenahme der Methoden der Oral History wird die Freiburgische Pfarrei Wünnewil(-Flamatt) ausführlich besprochen. Sie dürfte für viele katholisch geprägte Landpfarreien der Schweiz typisch sein. Dem Nachlassen des Konformitätsdruckes, den Problemen der verlängerten Freizeit und den Säkularisierungstendenzen stehen auf kirchlicher Seite neue Gottesdienstformen, liturgische Neuerungen und manchmal auch Resignation gegenüber. Dieser zeitgeschichtliche Beitrag kann auch helfen, die heutige pastorale Situation des Sonntags besser zu verstehen und vielleicht aus der Geschichte doch etwas zu lernen.

Walter Heim geht vom Volkskundlichen her an den sonntäglichen Kirchgang heran, der je nach Gegend sehr vom Brauchtum, der Sitte und der Überlieferung geprägt war. Die Beschreibungen Altermatts und Heims zeigen, daß die Loslösung der religiösen Sonntagsgestaltung vom sonstigen gesellschaftlichen Moment des Sonntags der religiösen Praxis eine Minderung brachte. « Aus Frömmigkeit allein ging nämlich auch in der Dorfgemeinschaft fast niemand zur Kirche. Die Menschen brauchten seit je weltliche Beweggründe und profane Motive » (285). Hier liegen darum wohl auch die pastoralen Aufgaben der Kirche heute, wenn sie den Sonntag « retten » will, denn es geht dabei nicht allein um den Gottes-Dienst, es geht ebenso um den Menschen. Und das war und ist das Anliegen des Theologen und Liturgikers Jakob Baumgartners.

Mariastein

LUKAS SCHENKER OSB

*Peter Eggenberger, Das Stift Beromünster.* Ergebnisse der Bauforschung 1975–1983 (Luzerner Historische Veröffentlichungen, Bd. 21). Luzern/Stuttgart 1986. 289 S., zahlreiche Abbildungen und Tabellen, 9 Falttafeln.

Nur zwei Jahre nach Abschluß der umfangreichen Restaurierungsarbeiten an der Stiftskirche und im engeren Stiftsbereich von Beromünster liegt bereits die zusammenfassende Auswertung der archäologischen Untersuchungen vor, die im Rahmen der Bauarbeiten durchgeführt worden sind. Der Bereich der Stifts-

kirche St. Michael selber, die Galluskapelle und das Kapitelhaus südlich der Kirche konnten systematisch erforscht werden, während sich die Archäologen bei den anderen Teilen des großen Baukomplexes mit einer «Schlüssellochbetrachtung» (S. 196) begnügen mußten. Trotz dieser an mehreren Stellen in der Veröffentlichung beklagten Einschränkung können die Archäologen mit interessanten Ergebnissen aufwarten, die den großen Aufwand und jahrelangen Einsatz gelohnt haben.

Besonders gespannt war die Forschung auf neue Erkenntnisse über die Zeit vor dem Einsetzen der schriftlichen Überlieferung, welche mit der Urkunde des zweiten Gründers und Stiftsvogts von Beromünster, Ulrichs des Reichen von Lenzburg, aus dem Jahre 1036 beginnt. Ulrich errichtete in den ersten Jahrzehnten nach der Jahrtausendwende die in ihrem Kern unter der barocken Hülle noch erhaltene dreischiffige frühromanische Anlage. In der westlich daran anschließenden kreuzförmigen Peterskapelle (1693 abgebrochen) vermutete man seit den 1950 durch Adolf Reinle vorgenommenen Sondiergrabungen einen Vorgängerbau. Diese Vermutung hat sich nun aber nicht bestätigt; vielmehr dürfte es sich bei der Peterskapelle um eine erst im frühen 11. Jahrhundert im Zusammenhang mit der frühromanischen Kirche in einem atriumartig umbauten Hof errichtete Friedhofkapelle, die allerdings später mit Pfarrechten ausgestattet erscheint, handeln. Hingegen ist man im Inneren der Stiftskirche auf Spuren einer frühmittelalterlichen, wahrscheinlich aus karolingischer Zeit stammenden ersten Kirche gestoßen. Ihre Strukturen lassen sich allerdings nicht mehr erkennen, da der durch eine Kuppe gebildete Bauplatz vor der Errichtung der zweiten Kirche eingeebnet wurde. Die Annahme, daß bereits im 9. Jahrhundert in Beromünster eine kleine Kirche bestanden haben dürfte, bestätigt die Aussage in der Urkunde von 1036, wonach es sich damals nur um die Wiederherstellung eines bereits bestehenden Stiftes gehandelt habe, und liefert darüber hinaus eine wichtige Stütze für die von Josef Siegwart 1964 (*Geschichtsfreund* 117, S. 133–171) formulierten Thesen zur Gründungsgeschichte.

Die Krypta der Stiftskirche wurde 1034/36 durch Ulrich von Lenzburg eingerichtet; sie hatte die Form einer rechtwinkligen Stollenkrypta, war mit einer Fenestella zum Vorchor hin geöffnet und besaß offensichtlich die Funktion einer Stiftermemorie – ob für den legendenumwitterten Gründer Bero, für die gesammelten Gebeine der älteren Stifterfamilie oder für Ulrich selber, bleibt indessen ungewiß, da die Gebeine später umgebettet wurden. Sorgfältig registriert die Untersuchung weiter die verschiedenen mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Umbauten der Anlage. Anhand der Veränderungen im Bereich der Chorzone kann aufgezeigt werden, wie im Laufe der Zeit der Stiftschor entsprechend den sich verändernden liturgischen Bedürfnissen gegen Westen hin ausgedehnt und immer mehr vom übrigen Kirchenraum abgeschlossen wurde. An der Stelle der um 1300 südwestlich der Kirche errichteten Galluskapelle konnte ein Verteidigungsturm des 13. Jahrhunderts ergraben werden, der wohl mit den kriegerischen Auseinandersetzungen zwischen Kyburgern und Habsburgern um die Kastvogtei in den Jahren 1217 bis 1223 im Zusammenhang steht.

Neben den Ergebnissen der Bauforschung, die durch einen von Werner Stöckli erstellten ausführlichen Fundkatalog ergänzt werden, enthält die Veröffentlichung in einem zweiten Teil einen anthropologischen Beitrag über die Skelettreste aus der Gruft der Grafen von Lenzburg, verfaßt von Bruno Kaufmann, Siegfried Scheidegger und Monica Schoch. Aus der Untersuchung von 17 Skeletten aus der Zeit von der Jahrtausendwende bis ins 12. Jahrhundert geht unter anderem hervor, daß zwischen den Individuen eine starke morphologische Ähnlichkeit besteht und daß die Bestattungen anthropologisch einer romanisch beeinflussten Adelsippe zuzuordnen sind. Dieses bemerkenswerte Ergebnis stimmt mit den Erkenntnissen der Adelforschung überein, wonach die Lenzburger von den rätischen Hunfridingern abstammen. Eindrücklichen Aufschluß über das blutige Schicksal eines mittelalterlichen Adligen bietet die Untersuchung der Hiebsspuren am Skelett von Individuum Nr. 13, einem Mann von 50–55 Jahren, der offenbar in der Folge eines unerbittlichen Kampfes, dessen Verlauf ungefähr rekonstruiert werden konnte, zu Tode kam (S. 261 f.). Die mit zahlreichen Abbildungen und Plänen, mit Glossar und Register versehene, mustergültige archäologische Veröffentlichung verdient aufgrund der Bedeutung Beromünsters über den regionalen Rahmen hinaus Beachtung.

Freiburg

ERNST TREMP

*Jean Gaudemet, Le mariage en Occident, Les mœurs et le droit, Paris, Les Editions du Cerf, 1987 (Cerf-Histoire), p. 520.*

Dans deux recueils récents (*Sociétés et mariage, Strasbourg 1980; Eglise et société en Occident au Moyen Age, Londres, Variorum Reprints, 1984*), Jean Gaudemet avait réuni ses nombreux articles consacrés à l'histoire du mariage chrétien dans l'Occident antique et médiéval. Chef de file des historiens français du droit canon, Jean Gaudemet avait analysé une foule de problèmes de détails, aussi importants les uns que les autres: la conclusion des fiançailles à Rome à l'époque préclassique; le principe canonique du mariage juste («*iustum matrimonium*»); l'originalité et le destin du mariage et des fiançailles romains; le problème du mariage clandestin; les origines historiques de la faculté de rompre le mariage non consommé; les legs du droit romain en matière matrimoniale; le dossier canonique du mariage de Philippe Auguste et d'Ingéburge de Danemark, et d'autres encore.

C'est dire si Jean Gaudemet était habilité à présenter, comme il le fait dans cet ouvrage, publié dans la récente et dynamique collection historique des Editions du Cerf, une synthèse sur la doctrine chrétienne du mariage, vue sous l'angle de l'histoire institutionnelle, canonique.

Cette synthèse – la première au sein de l'historiographie française depuis les travaux de A. Esmein (*Le mariage en droit canonique, Paris 1891*), P. Daudet (*Etudes sur l'histoire de la juridiction matrimoniale. Les origines carolingiennes de la compétence exclusive de l'Eglise, Paris 1933*) et de A. J. Dauvillier (*Le*

mariage dans le droit classique de l'église depuis le Décret de Gratien (1140) jusqu'à la mort de Clément V, Paris 1933) – a le très grand mérite de se placer dans une perspective de très longue durée, indispensable pour pouvoir comprendre et juger la véritable influence du mariage chrétien sur les sociétés européennes.

C'est ainsi que cet ouvrage se compose de quatre parties, consacrées respectivement à la formation du droit chrétien du mariage (I<sup>er</sup>–V<sup>e</sup> siècle), par la conjonction d'une morale nouvelle et des instruments juridiques du droit romain classique; aux «incertitudes du haut Moyen Age» (V<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècle), au cours de laquelle de nouvelles mentalités et de nouveaux usages, provenant de Germanie, doivent trouver une place au sein du discours chrétien sur le mariage; à «l'apogée classique» (XI<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècle), où le grand essor du droit canon, sous l'impulsion de papes tels qu'Alexandre III et Innocent III élaborent une doctrine juridique du mariage cohérente et complexe, soutenue par de nouveaux organismes judiciaires (dont le tribunal romain de la Rote); et, enfin, à la période qui va de la Contre-Réforme à Vatican II, que l'a. définit «contre vents et marées», puisque l'Eglise romaine sera amenée, tout au long de ces siècles tourmentés, à défendre une morale et une doctrine qu'elle avait mis un millénaire à forger et à mettre en place.

Un tel livre de synthèse ne se résume pas. Le médiéviste appréciera la part importante (plus d'un tiers) qui a été consacrée à une période cruciale pour la formation de la doctrine chrétienne du mariage. Les chapitres qui concernent la période carolingienne intègrent et complètent les recherches faites il y a quelques années par G. Duby et P. Toubert, et mettent en évidence ce qui ne peut être dissimulé: «l'éclat des dissonances», les divergences de vue au sein des élites ecclésiastiques, confrontées à la difficulté de faire converger coutumes germaniques, droit romain, discipline chrétienne.

D'autre part, si les XI<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles sont la période de l'apogée, il faut savoir gré à Jean Gaudemet d'avoir insisté sur les très grandes difficultés que l'Eglise médiévale et romaine a rencontrées pour faire appliquer les prescriptions canoniques, même lorsqu'elles ont été édictées par un concile aussi influent que Latran IV. Les pages qui concernent «les insuffisances de la publicité» (p. 223–232) sont de ce point de vue tout à fait éclairantes. L'Eglise a agi somme toute avec beaucoup de prudence et de lenteur avant de condamner toute forme de mariage clandestin. Les formes laïques du mariage n'avaient pas cessé d'exister, malgré l'élaboration des schémas doctrinaux et juridiques de l'Eglise. Il était important qu'un canoniste comme Jean Gaudemet attire l'attention des historiens et des historiens du droit sur le grand décalage qui a existé entre doctrine et réalité (Il serait important de continuer de publier les textes de la pratique; exemplaire, sur ce plan R.H. Helmholz, *Marriage Litigation in Medieval England*, Cambridge 1974). Nul doute que ce regard lucide et nuancé ne fait que mieux ressortir les grandes constantes du discours chrétien du mariage: consentement mutuel, indissolubilité.